Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 17 (1910-1911)

Artikel: Edouard Rod
Autor: Rossel, Virgile
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-684808

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

EDOUARD ROD

Deux années se sont écoulées depuis le décès d'Edouard Rod. Et déjà le silence se fait, déjà l'oubli commence ! Nous sommes, dans ce siècle, des gens trop pressés pour nous souvenir. Cependant, aucun écrivain vivant de notre pays n'avait une notoriété égale à celle de Rod. L'élite intellectuelle de l'Europe le considérait comme l'un des premiers romanciers de l'heure présente. Et, quoiqu'il eût dépassé « le milieu du chemin », lorsqu'une mort soudaine nous l'enleva, il était loin d'avoir épuisé son large et vigoureux talent. S'il a beaucoup produit, il ne s'est jamais répété, ni négligé. Sa puissance merveilleuse de renouvellement et sa scrupuleuse conscience d'artiste lui ont permis de ne laisser aucune œuvre, sur trente ou quarante, qui soit indifférente ou médiocre.

A d'autres égards, la place qu'il occupe dans les lettres romandes n'est pas inférieure à celle de Gottfried Keller dans la littérature de la Suisse germanique. S'il n'a pas été des nôtres aussi complètement, aussi indéfectiblement que le fut l'auteur de *Martin Salander*, il est demeuré fidèle à ses origines et il a gardé le culte de sa patrie. Il suffira de relever ce trait de son caractère : on lui offrait un fauteuil à l'Académie française, son élection était assurée d'avance, mais il aurait fallu qu'il renonçât à sa nationalité pour devenir l'un des « immortels » ; il préféra rester Suisse, et tous les efforts qu'on fit pour changer sa résolution se heurtèrent à une invincible résistance.

Son esprit n'a pas eu moins raison que son cœur. Bien que Rod ait donné la moitié de son existence à Paris, il a gardé toutes les meilleures qualités et même quelques défauts du milieu natal. Son intérêt passionné pour les questions morales, son goût ardent pour l'analyse psycho-

logique et les mystères de la vie intérieure, la discrétion un peu terne de son art, son dédain des succès qu'on achète au prix de concessions à la mode, sa tranquille sincérité et son indépendance sont bien d'un Suisse et d'un fils de la Réforme. Il a pu s'affiner et s'émanciper : pour nous, il n'y a rien d'étranger en lui.

Edouard Rod naquit dans la jolie petite ville vaudoise de Nyon, le 31 mars 1857. Son grand-père était maître d'école. Son père, après avoir choisi, lui aussi, la carrière de l'enseignement, la quitta pour ouvrir un atelier de reliure. L'enfance de Rod eût été douce, si la maladie ne s'était installée au foyer. Sa mère fut de bonne heure atteinte de paralysie. Il devint l'inquiet et tendre compagnon de la jeune femme, à un âge où l'on ne devrait pas contracter l'habitude de l'angoisse. Il la suivit dans les séjours qu'elle fit à Givrins, à Saint-Cergues, et ailleurs, pour lutter contre la maladie. Tous deux logeaient chez des paysans, car on n'était pas riche. Et il est certain que Rod se pénétra là d'impressions et de visions, qu'il évoqua plus tard dans ceux de ses romans et de ses nouvelles qui ont le canton de Vaud pour cadre.

Cependant, ce qu'il importe surtout de constater c'est que le spectacle prématuré de la douleur marqua son âme d'un pli de tristesse qui ne s'effaça plus. Ce qu'il y a de mélancolie, et presque de désespoir, dans la plupart de ses ouvrages s'explique par l'apprentissage d'anxiété et de chagrin auquel il fut condamné avant même de s'asseoir sur les bancs de l'école. Sa mère mourut. Son père se remaria, et cette seconde union ne fut pas plus heureuse que l'autre : la maladie continua d'imposer ses désolantes images à l'enfance d'Edouard Rod.

Ses années d'études n'offrent rien de particulier. Il traverse le collège de Nyon, le gymnase de Lausanne, puis l'Université. Après deux semestres à Bonn et à Berlin, où il fréquente des cours de philologie et de philosophie, il passe quelques mois à Paris. C'est ici qu'il achève d'écrire sa thèse de licence sur le *Développement de la légende d'Oedipe*. Mais il n'avait nullement le dessein d'entrer dans l'enseignement. Sa vocation littéraire, qui s'était affirmée

dès le collège, le possédait tout entier. Son père croyait en lui et ne le décourageait point. Avec un drame en prose dans sa poche et le manuscrit d'un recueil de vers, Edouard Rod partit gaiement à la conquête de la gloire.

La gloire, c'était naturellement Paris. Candide provincial de vingt-et-un ans, il arriva dans la capitale au mois de septembre 1878. Il dut bientôt se convaincre qu'il n'est pas de pierres plus dures que le pavé d'une grande ville. Sa vaillance, sa foi en l'avenir, son tempérament robuste et souple le sauvèrent. Il travailla, il se démena, tant et si bien qu'il finit par percer. Après un stage, qui ne lui fut pas inutile, dans la chapelle de Zola, après la publication de quelques romans imités de l'*Assommoir*, il comprit qu'il s'était trompé de route. Du moins, il n'était plus tout à fait un inconnu. En 1885, il fonda la *Revue contemporaine*, à laquelle il donna l'œuvre qui le sortit du rang : *La Course à la Mort*.

D'un jour à l'autre, le nom de Rod fut célèbre. C'est que la jeunesse française avait alors sa crise de pessimisme, et la *Course à la Mort* exprimait, avec une singulière intensité, l'incurable désenchantement d'une génération qui avait comme la nostalgie du néant. On n'a plus la volonté, ni la force de vivre. On a éprouvé toute la misère et toute l'absurdité de la condition humaine: la destinée de l'homme n'est qu'un long martyre sans but. Pourquoi se révolter et combattre ? « Courons » plutôt « à la mort » ! Ce livre, qui n'était pas un roman, qui était une confession vaguement romancée, valait surtout par la gravité de la plainte et la sombre beauté de la forme. Il alla aux nues.

Rod se maria. L'amour et les responsabilités de la famille le ramenèrent à une conception à la fois moins égoïste et moins amère de la vie. Des amis l'appelèrent à l'Université de Genève, où la mort de Marc Monnier avait rendu vacante la chaire de littérature. Le Gouvernement hésitait à le nommer : on invoquait contre Rod son passé naturaliste, l'insuffisance de sa préparation scientifique, les doctrines étalées dans la *Course à la mort*, et il faut avouer qu'il ne s'imposait pas au choix des autorités genevoises. Le Conseil d'Etat, en majorité radical, se prononça en

faveur de l'écrivain vaudois. Il n'eut pas lieu de s'en repentir, car Rod fut, sinon un brillant professeur, du moins un maître à l'esprit averti, curieux, actif et avide de choses nouvelles.

Rod, pendant ses sept années de Genève (1886 à 1893), libéra définitivement sa personnalité des influences étrangères et contradictoires qui avaient agi sur elle. Il reprit contact avec son pays et il choisit sa voie. Retourné à Paris pour y occuper une situation enviable à la *Revue des Deux-Mondes* et au *Journal des Débats*, il ne cessa point de penser à la Suisse et, tous les étés, il se plaisait à s'installer, avec les siens, soit sur les rives du Léman, soit au cœur de nos montagnes.

On pourrait, si l'on voulait, distinguer ses romans en romans parisiens et en romans suisses, mais ce serait là une distinction bien artificielle. Il vaut mieux adopter la classification qu'il a lui-même imaginée. Ses romans sont des « études psychologiques », comme *La Course à la Mort, Le Sens de la Vie,* des « études passionnelles », comme *La vie privée de Michel Teissier, Le Silence, l'Ombre s'étend sur la montagne* et d'autres, ou des « études sociales » telles que *Là-Haut, Les Unis, l'Eau courante, L'Incendie,* etc. Quoique Rod s'en soit énergiquement défendu, la thèse y apparaît souvent. Il a beau se dire et se croire un artiste objectif et désintéressé ; il a trop dans les veines la tradition protestante et romande pour ne pas aimer les idées plus encore que les faits. Certes, il ne prêche pas, mais il ne cache pas non plus ses opinions et ses sympathies. Sa morale est toute d'indulgence et de pitié. Ce n'est pas lui qui châtierait brutalement les victimes de l'erreur ou du péché. Il sait trop que nous avons besoin les uns et les autres d'être jugés avec charité, et que le plus honnête des hommes n'est qu'une pauvre créature. D'autre part, il a peu d'illusions sur le sort de l'humanité. Pour lui, le progrès est un mot assez vide de sens. Comme l'écureuil dans sa cage, nous tournons dans le mystère, et les vagues lueurs de notre science ne suffisent pas à nous diriger dans la nuit des phénomènes. Nous sommes le jouet de forces qui sont en nous et en dehors de nous. C'est pourquoi les es-

poirs des optimistes sont si puérils et les indignations des censeurs si injustes.

Si Rod a eu des émules ou des rivaux en France, il fut incontestablement et il restera longtemps le premier romancier de la Suisse française. Et nous ne parlons pas même de son théâtre, ni de ses ouvrages de critique, de ses *Idées morales du temps présent*, par exemple, ni de ses travaux historiques, parmi lesquels nous signalerons au moins ses pages très documentées sur *L'Affaire J.-J. Rousseau*, ni de ses incursions dans les littératures étrangères dont il rapporta notamment un remarquable *Essai sur Gœthe*.

Ses nouvelles et ses romans suisses sont presque tous des modèles. Un réaliste qui sait voir et penser les a écrits. Les dons de l'imagination s'allient ici aux talents de l'observateur et du peintre. Nous avons des récits palpitants ou charmants, et, du même coup, des tableaux de mœurs d'une vérité et d'un relief rares. Il est arrivé parfois à Rod de manquer de nuance et il a été plus que dur pour certaines manifestations de notre vie religieuse. En somme, il a pénétré plus avant qu'aucun autre dans l'âme de ses compatriotes, et c'est dans *Les Roches Blanches*, dans *Mademoiselle Annette*, dans *Là-haut*, dans *L'Incendie*, dans *L'Eau courante*, dans *Pernette*, dans les *Nouvelles romandes*, dans de petits chefs-d'œuvre tels que *La vigne du pasteur Cauche*, qu'il faudra chercher, d'ici un demi-siècle ou un siècle, l'image exacte de la société vaudoise entre 1890 et 1910.

A la fin de janvier dernier, Edouard Rod partit pour le midi de la France. Sa femme et sa fille étaient souffrantes. Il était lui-même fatigué. Il venait de descendre à l'hôtel, quand il fut terrassé en quelques heures par une crise cardiaque. Sa mort a laissé un grand vide dans la littérature de la France, et un vide irréparable dans les lettres de la Suisse occidentale.

Depuis Vinet, les Romands n'avaient eu aucun écrivain de sa taille, et Rod a, sur Vinet, cette supériorié au moins d'être allé jusqu'au bout de sa mobile et grave pensée ; il fut aussi plus sensible à la beauté et il est un artiste plus accompli. On peut affirmer — pour nous en tenir à ceci, et comme

nous l'avons dit ailleurs, — qu'il nous a donné dans ses récits vaudois, une forme à peu près parfaite du roman et de la nouvelle suisses, en ajoutant à l'observation fidèle du milieu sa vive sensibilité et une philosophie profondément humaine. Avec lui, nous sommes en pleine réalité. Mais l'auteur ne se borne pas à être un photographe ; il marque sur les choses qu'il représente, sur les êtres qu'il crée, l'empreinte de son individualité douloureuse et tendre. En cela, il est bien l'un des nôtres, et la France a pu l'attirer sans nous le prendre.

VIRGILE ROSSEL.